

LE SUPPLICE DE TANTALE

Comme la Frégate fondant de son rocher-vigie va happer un pauvre poisson dans l'océan, les pirates du désert étaient allés ramasser des hommes dans le lac de sable.

Ils emportaient leurs proies vers leur repaire. Leurs hurrahs étaient de lugubres cris de rapaces ; leurs manteaux blancs et noirs flottants au vent, étaient des ailes ; leurs armes blanches étaient des serres. Oh ! oui, c'étaient bien des oiseaux de proie. Pauvres voyageurs victimes ou vendus, proie ou butin, qu'allez-vous devenir ?

Votre mort, votre supplice sera-t-il un soulagement au sort de celle pour qui vous vous sacrifiez ? De qui êtes-vous les prisonniers ?

La plaine de sable disparaissait derrière le nuage de poussière.

Le soleil se cachait au loin. La nuit venait noircir le noir avenir des anéantis. Et toujours les grandes ailes des vautours humains fendaient l'espace.

Enfin, le sable devint terreux, le nu se teignit de vert, la prairie l'eau, la vie entouraient les hommes de la mort.

Un des voleurs qui courait en tête de ces bandits, s'arrêta. Ils mirent pied à terre. Chacun de ceux qui avaient un voyageur en croupe, s'assura s'il n'avait pas porté un cadavre. Leurs moyens furent des atrocités, leurs paroles furent des rauquements.

Aucun des prisonniers n'était mort, ils étaient encore bons à vendre.

Le chef dit quelques mots ; les mourants furent apportés au bord d'un ruisseau qui marquait l'étape.

L'humidité du sol pénétra les ensoiffés et assouplit leur peau.

Un des pirates leur jeta de l'eau sur le visage, puis leur déposa une loque mouillée sur les lèvres, et enfin les fit transporter loin du ruisseau.

Après quelques instants d'attente, il leur présenta un peu de sel, puis un fruit juteux, puis enfin de la viande et à boire.

Les voyageurs revenaient à eux, au monde ; mais aussi à la douleur.

Henri, froid et terrible, venait de compter ses géôliers ; ils étaient trente, c'était plus que la mort, c'était le désespoir.

Catherine était à jamais perdue. Son esprit lui dit cela, mais son cœur lui dit : peut-être ! Elle d'abord, toi après ! Il se mit à penser.

Paul, lui aussi, venait de compter ses ennemis ; ceux-ci le croyaient à bout de forces, et ne l'avaient point encore enchaîné. Ses mains se crispaient, ses yeux lançaient des éclairs. Sa pensée était de la lave. Tout-à-coup il fit un bond, saisit un arabe, le ploya comme un roseau et allait l'étrangler quand il fut saisi et garrotté.

Ses trois compagnons de captivité subirent le même sort. von Ruff avait tendu les bras pour qu'on les lui liât.



A TOUR DE RÔLE. (P. 72)

Criquet s'était laissé faire, puis s'était endormi.

La nuit parut interminable aux prisonniers.

Bien avant le jour, le signal du départ fut donné par celui qui commandait.

Les cavaliers reprirent leurs montures, les captifs furent liés solidement sur des chameaux et la caravane se mit en route.

Elle marcha pendant des heures, jusqu'à ce que le soleil fut très haut, s'arrêta, puis, quand la chaleur du jour eut diminué, elle reprit sa marche.

La halte fut, pour les quatre prisonniers, un moment bien désiré.

La marche du chameau est un supplice pour le cavalier non habitué ; elle donne le mal de mer, tout comme le tangage d'un navire.

L'ex-mousse lui-même était moulu et démonté; tout le long du jour il avait juré, plein de bouche, pour passer...sa colère.

— Chameau! disait-il, si je pouvais te ferrer! Elle pue, la foutue bête! mais marche donc comme une bête, animal! ah oui! une, deux, les deux pattes d'un même côté à la fois! au pas! gauche, droite, gauche; une, deux, une, deux, ah m.... Lève la tête, andouille! a-t-on jamais vu un cou semblable! une tête pareille! allons, bossu, tordu, chalé, hue! au pas, chameau!

von Ruff était prisonnier paisible. Son livre! ses livres! il pensait à eux.

La nuit se passa, le lendemain vint, et avec lui une nouvelle étape qui fut suivie d'une autre, puis de deux autres encore.

Toutes étaient tristes. Les voyageurs voyaient au loin les villages que l'on évitait, ils comprenaient que l'on coupait au court en traversant monts et vaux.

Enfin les défenseurs de Catherine virent un rocher au pied duquel quelques hommes semblaient attendre. La caravane se dirigeait vers eux, quelques instants après elle arrêtait.

Henri et ses compagnons furent descendus de leur monture et jetés dans une infractuosité du rocher profonde et souterraine; c'était une sorte de cachot, une caverne. Quatre des voleurs s'emparèrent successivement des quatre prisonniers et leur passèrent le cou dans un joug de bois, dont une partie était profondément enfoncée dans le sol du souterrain. Une corde solidement fixée au plafond maintenait leurs mains et leurs bras. Une seule position était possible aux garrottés. Ils ne pouvaient que se tenir à genoux, le dos voûté, la tête inclinée.

Ils passèrent ainsi le reste du jour et une partie du lendemain. Leurs armes et munitions étaient appuyées contre la paroi du souterrain qui leur faisait face.

C'était pour eux plus que le supplice de Tantale.

Être désespéré et avoir là, presque sous la main, le moyen de mettre fin à ses souffrances; être dévoré par la soif de vengeance, et voir tout à côté de soi le moyen de l'assouvir; vouloir vendre chèrement sa vie, et attendre impassiblement la mort à côté d'armes perfectionnées; se sentir la rage du frénétique, la force du désespéré, l'intrépidité du fou, et rester là, sans mouvement! Est-il supplice semblable?

Celui qui avait servi de guide aux prisonniers était assis devant eux; il se taisait en les regardant, c'était encore un supplice.

Il ébréçait un sabre, il en faisait une scie; cela leur était indifférent.

Au dehors on entendait le va-et-vient des bandits. De temps à autre, l'un d'eux entraît, venait passer sa main sur le cou des suppliciés, riait et s'en allait. Un autre variait la plaisanterie : il armait un pistolet, l'appuyait sur la tempe de l'un des prisonniers, faisait tomber le chien sur la cheminée nue et s'en allait en riant.

Mais que peuvent les simulacres de la mort sur des gens qui la désirent? que peut la peur sur des corps dont l'âme est partie?

Ils attendaient, ils étaient résignés.

XI

UN NÉGRIER DU XIX^e SIÈCLE

Il était environ huit heures du matin. Un nègre venait d'entrer dans le cachot; il ôta la partie supérieure du joug qui retenait le cou de Henri, il fit de même pour Paul, pour von Ruff et pour Albéric. Il les prit dans ses bras, les uns après les autres, pendant que le guide coupait les cordes qui venaient du plafond, les souleva, et vint les déposer au soleil, contre des poteaux auxquels il les attacha, après les avoir fait asseoir.

Ils restèrent là environ une demi-heure, pendant laquelle on leur ingurgita lentement des cordiaux; ce fut un nouveau martyre.

Ils reposaient quand ils virent s'avancer vers eux un homme, vêtu avec splendeur d'un costume oriental.

Un immense turban de soie écru lui abritait la tête, une veste de velours rouge chamarrée d'or, laissait voir une chemise de satin blanc, une ceinture damassée de mille rayures de couleurs vives et variées à l'infini, lui entourait la taille. Un *serwale* (pantalon arabe) de soie verte bouffait autour de ses jambes, dont la partie inférieure était chaussée de babouches de marocain rouge et or. Cet homme était noir de cheveux et de barbe. C'était bien un seigneur arabe.

Cependant il vint aux captifs, et, s'inclinant devant eux, il leur dit en français :

— Messieurs, mes chers seigneurs, veuillez m'excuser si...